

Domosh, Mona (1996) *Invented Cities*. New Haven, Yale University Press, 185 p. (ISBN D-300-06237-0)

Marc H. Choko

Volume 42, Number 115, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022721ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022721ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Choko, M. H. (1998). Review of [Domosh, Mona (1996) *Invented Cities*. New Haven, Yale University Press, 185 p. (ISBN D-300-06237-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 42(115), 131–133. <https://doi.org/10.7202/022721ar>

des fonctions d'analyse demeure toujours exceptionnel, ou le fait de cas d'utilisation très spécialisée. Ainsi, la théorie des SIG devrait délaisser quelque peu les «jupons» de la géographie et de la géomatique pour se rapprocher des sciences de l'information, où sa gestion constitue le principal objet théorique.

Pour terminer, nous constatons en trame de fond qu'un des axes directeurs du développement des SIG est la mise en place d'un vaste marché de données localisées. Mais son existence semble être davantage une vue de l'esprit qu'une réalité en voie de se concrétiser. Malgré le développement d'un outillage facilitant l'échange et la transmission des données, leur libre circulation est toujours contrainte par de nombreux facteurs humains et organisationnels. Malgré des innovations technologiques majeures, l'information demeure une ressource stratégique que la plupart préfère garder pour eux-mêmes aussi longtemps qu'elle leur est profitable. Le tour d'horizon de Denègre et Salgé n'épuise pas la question des SIG; bien mieux, il permet au profane d'en comprendre les tenants et les aboutissants et d'y percevoir certains enjeux du développement technologique.

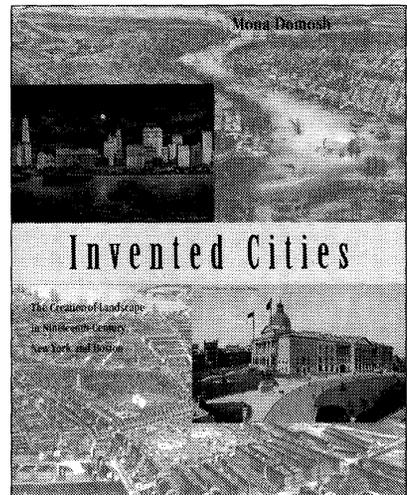
Francis Roy
Faculté de l'aménagement
Université de Montréal

DOMOSH, Mona (1996) *Invented Cities*.
New Haven, Yale University Press, 185 p.
ISBN D-300-06237-0)

Invented Cities, c'était un beau titre. On pouvait imaginer une histoire de villes nouvelles ou la réalisation de quelque utopie urbaine. *Invented Cities* a dû plaire à son auteure Mona Domosh, qui nous l'a servi même si son livre traite de tout autre chose.

Après nous avoir déclaré qu'elle souhaitait aller au-delà des études réalisées par les géographes urbains, les architectes ou les historiens de l'art, l'auteure nous annonce une analyse pluridisciplinaire reliant le développement socioéconomique et la création des paysages urbains différents de New York et Boston.

Le premier chapitre aborde les processus de transformation de l'espace urbain central à New York et Boston au cours de la première moitié du XIX^e siècle et leur contexte socioéconomique. L'auteure y énonce également son hypothèse de base: «*The impulses that led to the creation of New York's and Boston's distinctive landscapes*



were derived from each city's particular economic, social and cultural factors in the early nineteenth century» (p. 8).

Le deuxième chapitre s'attache à la création du quartier du commerce de détail à New York, incluant une longue digression sur les femmes et le monde de la consommation féminine. Pour l'auteure, on assiste alors à la séparation de deux univers, celui des femmes et des grands magasins, et celui des hommes tournés vers la finance, le commerce de gros et les bureaux.

Le troisième chapitre traite de la montée des gratte-ciel à New York, en deux vagues, de 1875 à 1897, puis de 1898 à 1908 avec quelques éclairages sur leurs mandataires. Pour M. Domosh, les géographes urbains n'expliquent la multiplication des gratte-ciel que par les contraintes de coût du sol, alors qu'il faudrait y voir tout autant l'expression d'un pouvoir et la création d'une image d'entreprise.

Le quatrième chapitre détaille le développement de Back Bay à Boston en insistant sur le rôle des grandes familles et sur l'importance de l'intervention publique dans la planification de ce secteur de la ville. Pour l'auteure, l'élite bostonienne, plus ancienne, homogène et soudée que celle de New York, n'avait pas besoin de s'afficher de manière ostentatoire, de marquer par des signes extérieurs son statut. D'où la création d'un environnement contrôlé, de bon goût, faisant contraste avec le désordre architectural des parties résidentielles bourgeoises de la 5^e Avenue à New York, par exemple.

Le cinquième chapitre énonce brièvement comment l'élite bostonienne, à la différence de celle de New York, a réussi à préserver le Common (grand parc au cœur du quartier résidentiel bourgeois) de toute construction. Pour M. Domosh, l'élite bostonienne voulait ainsi se présenter sous un jour civilisé, comme appartenant à un monde parvenu au-delà des bas instincts de l'appât du gain.

L'auteure conclut finalement que ce sont bien les différences dans le développement économique des deux villes qui ont été déterminantes (p. 156). Mais elle ne nous en a guère dit grand-chose au long de son ouvrage.

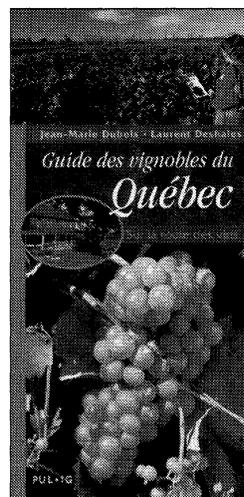
En fait, tout le livre nous laisse sur notre faim. L'auteure semble tenir les New-Yorkais pour des parvenus aux goûts douteux en matière architecturale, dont les seules préoccupations sont de faire de l'argent et de le montrer par des réalisations toujours plus grandes, plus hautes... Si elle nous dit bien que les principaux promoteurs de tours au XIX^e siècle à New York furent les grands journaux et les compagnies d'assurances, elle ne nous dit pas pourquoi et ne parle en rien des autres. Et elle ne donne aucun chiffre à comparer sur les gratte-ciel de Boston. L'auteure semble en fait tout ignorer de l'analyse économique et du monde de l'immobilier. Plus encore, elle semble parfois penser que l'administration publique et les planificateurs — qui plus est au XIX^e siècle — décideraient seuls des politiques urbaines (p. 119). Même si elle convient parfois que, pour l'essentiel, les paysages urbains de New York et Boston sont au fond différents parce que la première est la métropole incontestée des États-Unis dès le début du XIX^e siècle et se transforme à un rythme effréné, tandis que la deuxième demeure une ville provinciale et un port de second ordre, M. Domosh refuse de nous fournir les données qui

illustreraient cette réalité et préfère nous raconter quelques belles histoires (souvent intéressantes certes), mais ne démontrant pas grand-chose de pertinent ni de nouveau.

Il suffit de retourner à l'avant-propos de Madeleine Forget dans *Les gratte-ciel de Montréal* (Montréal, Méridien, 1990), et la mise en contexte qu'elle fait de leur apparition au XIX^e siècle, pour s'en convaincre.

Marc H. Choko
Design de l'environnement
UQAM

DUBOIS, Jean-Marie et DESHAIES, Laurent (1997) *Guide des vignobles du Québec. Sur la route des vins*. Sainte-Foy, PUL, Les Éditions de l'IQRC, 300 p. (ISBN 2-7637-7512-8)



Œuvre de deux géographes parmi les meilleurs connaisseurs du vin outre-Atlantique, le guide des vins du Québec publié par les Presses de l'Université Laval livre beaucoup plus que son titre ne l'indique. Certes, la partie proprement descriptive qui commence à la page 71 analyse avec luxe de détails chacun des vignobles commerciaux du pays; et ceci selon un plan toujours identique, qui fait défiler successivement le «milieu naturel», «l'historique», «la culture de la vigne», «la production», «les à-côtés», «les distinctions», «l'avis des connaisseurs». Et ceci en environ une douzaine de pages pour chaque domaine qui ne nous laissent rien

ignorer des entreprises et de leur développement pas plus que des hommes qui les ont créés. Véritables passionnés, ces propriétaires qui n'étaient guère prédisposés à devenir des viticulteurs de la froidure ont cependant en commun de montrer que le Québec peut fournir d'excellents produits à condition qu'on y mette la volonté.

Enthousiastes jusqu'à l'entêtement ces jeunes Canadiens de la campagne, issus pour les deux tiers du monde des villes et pour les trois quarts de parents non fermiers, sont d'autant plus des pionniers qu'ils ont presque tous créé des vignobles à partir de rien, sinon la volonté de dominer la nature en profitant de leur compétence, probante illustration d'une agronomie appliquée à un milieu en limites climatiques, véritable défi à la géographie.

C'est d'ailleurs cette problématique qui est parfaitement illustrée dans la première partie de l'ouvrage (pp. 11 à 70) intitulée «La viti-viniculture au Québec» et qui est une approche historico-agronomique parfaite de la question. Construit en quatre parties, ce texte relate l'évolution de la vigne et du vin au Québec, de l'arrivée des Français (1534) aux «nouveaux vigneron» (1980-1996). Illustré de